



Pascal Boniface

Les Intellectuels faussaires

*Le triomphe médiatique
des experts en mensonge*

Jean-Claude Gawsewitch Éditeur





Ouvrage dirigé par Gilles Bouley-Franchitti

Tous droits réservés

© Jean-Claude Gawsewitch Éditeur, 2011

130, rue de Rivoli

75001 Paris

www.jcgawsewitch.com

ISBN : 978-2-35013-277-8





Avant-propos

L'idée de ce livre me trotte dans l'esprit depuis longtemps. Combien de fois ne me suis-je pas étonné, n'ai-je pas éprouvé un sentiment de colère ou de malaise, lorsque je constatais au cours d'un débat public qu'un expert proférait une contrevérité et que celle-ci passait comme une lettre à la poste ? Je ne parle pas ici d'une erreur mais d'un mensonge volontaire et assumé par son auteur. Dans ce cas, le spécialiste invité pour éclairer le public le trahit et ne remplit pas sa mission.

Moi qui ai toujours craint de ne pas être suffisamment précis ou exact, de faire une erreur, et qui suis mortifié s'il m'arrive d'en faire une, je suis estomaqué par tous ces intellectuels et experts qui n'ont pas de scrupules à employer des arguments de mauvaise foi, à énoncer des contrevérités, afin d'emporter l'adhésion. Leur culot, leur absence totale de scrupules semblent être illimités





Les Intellectuels faussaires

et constituer un atout. Loin de subir une réprobation générale, on les acclame de plus belle. Être sans vergogne n'est pas sans avantage et semble sans risque. Le « mentir vrai » se porte à merveille. Encore une fois, je ne parle pas ici des erreurs, que chacun peut commettre. Encore que... certains les accumulent sans que leur aura n'en souffre. Un sportif qui alignerait les contreperformances cesserait d'être sélectionné. Un expert peut enchaîner les erreurs en étant toujours invité sur les plateaux. Une fois mis sur orbite médiatique, on ne redescend pas sur terre.

Plus grave que ceux qui *se* trompent, il y a ceux qui trompent : les « faussaires ». Ils recourent à des arguments auxquels ils ne croient pas eux-mêmes pour mieux convaincre téléspectateurs, auditeurs ou lecteurs. Ils peuvent croire à une cause mais emploient des méthodes malhonnêtes pour la défendre. Ce sont donc des « faussaires » qui fabriquent de la fausse monnaie intellectuelle pour assurer leur triomphe sur le marché de la conviction.

Pire encore : les « mercenaires ». Ceux-là ne croient en rien, si ce n'est à eux-mêmes. Ils vont adhérer (ou plutôt faire semblant d'adhérer) à des causes, non parce qu'ils sont convaincus de leur bien-fondé, mais parce qu'ils estiment qu'elles





Avant-propos

sont porteuses, qu'elles vont dans le sens du vent dominant.

À force de répéter les mêmes arguments, les « mercenaires » peuvent finir par s'autoconvaincre du bien-fondé de leur engagement. La frontière entre « faussaires » et « mercenaires » n'est pas étanche. Dans tous les cas, tous sont conscients qu'ils sont aux antipodes de l'honnêteté intellectuelle, et ils ne s'en soucient pas pour deux raisons.

La première est que pour eux, la fin justifie les moyens. Ils considèrent que le grand public n'est pas assez mûr pour faire la part des choses, et qu'il convient de le guider fût-ce par des méthodes peu scrupuleuses.

La seconde est qu'à partir du moment où ils défendent les thèses dominantes, leurs méthodes répréhensibles ne seront jamais sanctionnées. Pourquoi s'embarasser de scrupules ? Dire la vérité oblige à un effort supplémentaire de conviction. Proférer un mensonge n'est pas, n'est plus disqualifiant. Il faudrait être sot pour ne pas en profiter.

Je me rappelle d'une discussion que j'ai eue au cours d'une promenade, dans l'attente d'une réunion, avec le sociologue et ami Michel Wieviorka. Nous parlions du débat d'idées en France. Je lui ai demandé s'il lui était déjà arrivé d'employer un argument qu'il savait inexact ou faux, mais qui aurait pu lui donner un avantage





Les Intellectuels faussaires

décisif dans le débat. Il m'a répondu tout de go, que cela ne lui était pas arrivé et que cela ne lui serait pas possible. Il ne se sentirait pas capable d'assumer un mensonge, fût-ce pour un objectif estimable. Je suis dans le même cas. Je n'oserai évidemment pas affirmer que je ne me suis jamais trompé, mais je peux garantir que je n'ai jamais voulu tromper le public volontairement et que je refuse de recourir à la duplicité.

Cela ne doit pas amener à penser qu'il existe une sorte de complot et que les possédants s'arrangent entre eux pour mettre en avant des coquins et copains protégeant leurs intérêts. Il n'est pas question de tomber dans le « tous pourris ». Aucune organisation clandestine ne manœuvre dans l'ombre pour promouvoir des intellectuels à sa solde afin de maintenir le public dans l'ignorance et sous domination. Néanmoins, la réfutation de la thèse complotiste ne doit pas éluder une question essentielle : Pourquoi les « faussaires » ne sont-ils pas démasqués mais bénéficient, au contraire, d'un avantage comparatif par rapport à ceux qui sont trop scrupuleux pour oser s'affranchir des règles de l'honnêteté intellectuelle ? Comment expliquer cette impunité ?

Les vertus d'honneur, de dignité, pour être toujours mises en avant, sont de moins en moins respectées. Le ridicule ne tue plus depuis longtemps,





Avant-propos

il semble même dans certains cas être un bain de jouvence permanent. L'honnêteté intellectuelle n'est plus un critère qui conditionne l'exposition médiatique. Il n'y a pas que les paroles qui s'envolent, les écrits également. Priorité est souvent donnée à celui qui assène son propos de façon péremptoire (et qui ne s'embarrasse pas avec les subtilités de la réalité), même si chacun a en mémoire les contradictions, omissions ou mensonges proférés.

Malgré Internet qui permet plus facilement qu'auparavant de retrouver des déclarations passées (d'où d'ailleurs l'hostilité de la plupart des « faussaires » à ce média qu'ils ne contrôlent pas), le travail de recherche est très rarement fait. Il exige du temps et induit le risque de se faire des ennemis puissants. Celui qui dénoncera les mensonges d'intellectuels médiatiques n'aura pas toujours accès aux médias, ces derniers ne voulant pas se critiquer eux-mêmes !

J'ai longtemps hésité à rédiger cet ouvrage. En fait, j'ai longtemps attendu qu'un autre s'attelle à la tâche. En tant que « membre » du milieu intellectuel, n'étais-je pas à la fois juge et partie dans cette affaire ? Certains ne manqueront pas de m'accuser de vouloir régler des comptes. Ils se trompent. S'il existe de nombreux livres qui prennent à partie telle ou telle personnalité, c'est en





Les Intellectuels faussaires

général pour dénoncer leurs prises de position. Or, tel n'est pas mon propos. Le débat est libre et chacun doit avoir le droit d'exprimer ses convictions et de réfuter les autres. Ce qui (me) pose problème, c'est la méthode. Ce qui ne devrait pas être toléré à mon sens, c'est la place centrale occupée par le mensonge dans le débat public. J'ai centré mon propos sur les questions internationales et stratégiques, ce n'est bien sûr pas le domaine intellectuel qui a le monopole des « faussaires », mais c'est celui que je connais et où je peux donc les démasquer.

On peut par exemple penser que la guerre d'Irak était justifiée, puisqu'elle a permis de renverser un dictateur. À titre personnel, je ne partage pas ce point de vue, une guerre de ce type venant à mon sens aggraver les problèmes plutôt que les résoudre, on n'exporte pas la démocratie par la guerre. C'est une question importante et chacun est libre d'avoir son opinion. En revanche, affirmer qu'il y avait des armes de destruction massive en Irak et qu'il était donc justifié de faire une guerre pour les éliminer, alors que ce n'était pas vrai, cela ne participe pas du débat d'idées. C'est de la manipulation de l'opinion et de la désinformation.

Lorsque les élites mentent ainsi, il ne faut pas s'étonner que le public s'en détourne. Or, la





Avant-propos

coupure entre les citoyens français et les élites est de plus en plus grande. C'est un danger pour la démocratie, les « faussaires » font le lit des démagogues.

Pour participer à de multiples conférences et débats, médiatiques ou publics, je sais que les Français sont beaucoup moins ignorants ou incapables de se faire un jugement que ne le pense, avec mépris, la « France d'en haut ». Le public n'est pas dupe. Il est plus sévère avec les « faussaires » que ne le sont les élites. Le mensonge n'est pas nécessaire et il est contre-productif. Je sais également que mes positions sur de nombreux sujets irritent ceux qui ne les partagent pas. Mais ils auront du mal à me prendre en défaut de sincérité. D'ailleurs, c'est justement parce que je dis et écris ce que je pense, et non pas ce que je pense avoir intérêt à dire ou écrire, que certaines portes me sont fermées. Si j'avais voulu suivre mes intérêts, j'aurais sur de nombreux points modifié mon discours et parfois même évité d'en avoir un.

Mais les multiples témoignages de personnes que je ne connais pas, qui me remercient pour ma sincérité sont mes plus belles récompenses.







Première partie

*De la malhonnêteté intellectuelle
en général*





La France, le pays où les intellectuels sont rois

Jean Bothorel dans son savoureux *Chers impos-
teurs* raconte que François Mitterrand, fraîche-
ment élu président de la République, et invité par
Margaret Thatcher au Royaume-Uni, demanda à
y rencontrer des intellectuels. Les services du
10 Downing Street ont répondu qu'ils pouvaient
trouver des écrivains, des historiens, des philo-
sophes et des chercheurs mais pas d'intellectuels.

Ils jouissent en France d'un prestige particulier
dont on peut faire remonter l'origine au Siècle des
lumières et son enracinement dans notre paysage, à
Zola et l'affaire Dreyfus. Ils ne sont pas simple-
ment, ou seulement, des savants ou des scienti-
fiques. Certes, ils peuvent faire progresser le niveau



De la malhonnêteté intellectuelle en général

de connaissance, faire reculer les frontières de l'inconnu, mais c'est leur participation aux débats de société qui fait la différence et les fait accéder à ce statut prisé d'intellectuel.

Voltaire a une aura particulière parce qu'il a – en plus de son œuvre – pris parti pour des causes au nom de l'idée qu'il se faisait de la justice, notamment avec l'emblématique affaire Callas, ce protestant accusé à tort, en raison de sa foi, d'avoir tué son fils. L'engagement politique de Victor Hugo, qu'il s'agisse de la défense de la République, de la lutte contre la peine de mort et de l'évocation de la question sociale, fait de lui non seulement un grand auteur, mais aussi un géant du panthéon français. Le « J'accuse » de Zola en faveur d'un officier innocent et accusé parce que juif a contribué autant à sa trace dans l'Histoire que la rédaction des Rougon-Macquart. Malraux n'a pas fait qu'écrire sur les républicains espagnols, il était à leurs côtés.

Le terme lui-même est hérité de l'affaire Dreyfus. Huit jours après la publication de « J'accuse », Clemenceau écrit : « N'est-ce pas un signe, tous ces intellectuels venus de tous les coins de l'horizon qui se regroupent sur une idée ? » Barrès réagit et ironise sur « la protestation des intellectuels ». Le concept est lancé¹.

1. Jean Bothorel, *Chers imposteurs*, Fayard, 2008, p. 10.





La France, le pays où les intellectuels sont rois

À s'engager pour des causes considérées comme universelles – et non à plaider pour leur intérêt particulier –, à mettre leur notoriété au service de ceux qui n'en ont pas, bref, à se mettre au service des autres, de façon désintéressée, ils ont obtenu la reconnaissance des citoyens. Leur prestige est à la hauteur de leur dévouement et des risques encourus, car leurs combats se font alors contre les pouvoirs en place.

Ce statut si particulier, à quoi doit-il servir ? Quel rôle doivent jouer les intellectuels ? Comment réaliser leur mission ?

En 1927, Julien Benda, publie *La Trahison des clercs*. Il y dénonce l'attitude des clercs (on dirait aujourd'hui intellectuels), c'est-à-dire « tous ceux dont l'activité, par essence, ne poursuit pas de fin pratique ». Il y déplore notre siècle qui « aurait été proprement le siècle de l'organisation intellectuelle des haines politiques² ». Or, ajoute-t-il, « à la fin du XIX^e siècle se produit un changement capital : les clercs se mettent à faire le jeu des passions politiques. Ceux qui formaient un frein au réalisme des peuples, s'en font les stimulants³ ».

2. Julien Benda, *La Trahison des clercs*, Grasset, réédition 1975, p. 126.

3. *Ibid.*, p. 132.





De la malhonnêteté intellectuelle en général

Benda estime que la recherche de la vérité seule doit guider le clerc. Il prône donc l'éloignement des intellectuels vis-à-vis des passions contemporaines. « C'est un fait évident que, depuis deux cents ans, la plupart des littérateurs qui, en France, parviennent à une grande gloire, Voltaire, Diderot, Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Anatole France, Barrès, prirent une attitude politique. On remarquera même que, chez certains, la vraie gloire date du moment qu'ils prirent cette attitude. Cette loi n'a pas échappé à leurs descendants⁴. » Pour lui, l'engagement conduit à être partisan, à être de mauvaise foi et à s'écarter de l'honnêteté intellectuelle, qui doit demeurer le principe absolu.

À l'inverse de la démarche de Benda, d'autres expliquent que c'est le silence, le non-engagement, l'indifférence aux questions de société, à la vie réelle, qui constituent une « trahison des clercs ». Les intellectuels sont sommés de mettre leur talent et leur notoriété au service de causes plus générales, de s'engager pour lutter contre les injustices. Paul Nizan le fait ainsi, avec force, dans *Les Chiens de garde*, publiés pour la première fois en 1932. D'emblée, il se demande si les jeunes gens qui débute dans la philosophie peuvent

4. *Ibid.*, p. 204-205.





La France, le pays où les intellectuels sont rois

encore se satisfaire de « travailler dans la nuit sans pouvoir répondre à aucune interrogation sur le sens et la portée de la recherche où ils s'engagent⁵ ». Selon lui : « Il est grandement temps de les mettre au pied du mur. De leur demander leur pensée sur la guerre, sur le colonialisme, sur la rationalisation des usines, sur l'amour, sur les différentes sortes de mort, sur le chômage, sur la politique, sur le suicide, les polices, les avortements, sur tous les éléments qui occupent vraiment la terre. Il est grandement temps de leur demander leur parti⁶. »

En conséquence, Nizan dénonce « les hommes, qui sont la production de la démocratie bourgeoise, édifient avec reconnaissance tous les mythes qu'elle dénonce⁷ ». Et il conclut qu'« un penseur qui ne conformerait pas sa pensée au travail de libération rendrait stérile son amitié affichée pour les hommes⁸ ».

Pour Jean-Paul Sartre (qui a consacré une longue préface à un autre ouvrage « phare » de Nizan, *Aden Arabie*), les intellectuels constituent une « diversité d'hommes ayant acquis quelque

5. Paul Nizan, *Les Chiens de garde*, petite collection Maspero, 1960, p. 9.

6. *Ibid.*, p. 38.

7. *Ibid.*, p. 52.

8. *Ibid.*, p. 118.





De la malhonnêteté intellectuelle en général

notoriété par des travaux qui relèvent de l'intelligence, sciences exactes, sciences appliquées, médecine, littérature⁹ » et qui *abusent* (souligné par Jean-Paul Sartre) de cette notoriété pour sortir de leur domaine, et critiquer la société et les pouvoirs établis, au nom d'une conception globale et dogmatique de l'homme. Et Sartre va chercher à incarner ce modèle d'intellectuel engagé. L'une des images les plus célèbres de lui est d'ailleurs cette photo sur laquelle on le voit vendre le journal interdit *La Cause du peuple*, devant l'usine Renault de Billancourt, siège symbolique de la classe ouvrière française.

L'opinion, sans pour autant partager la démarche jugée certainement « gauchiste » de Sartre et Nizan, serait aujourd'hui plus favorable à leur interprétation globale du rôle de l'intellectuel qu'à celle de Benda. La première est considérée comme généreuse, la seconde, comme égoïste, comme un repli sur soi et un désintérêt pour les malheurs du monde. Paradoxe, à une époque où les égoïsmes n'ont jamais été aussi développés, où les solidarités anciennes (de classe ou intergénérationnelles) sont diluées, l'attention portée aux autres est hautement appréciée et tient presque, pour ceux qui ont un

9. Jean-Paul Sartre, *Plaidoyer pour les intellectuels*, Gallimard, 1972, p. 13.





La France, le pays où les intellectuels sont rois

profil public, de la figure imposée, humanitaire à l'international, associatif sur le plan interne.

Face au développement des inégalités, à la montée croissante des injustices, aux multiples violations des droits et de la dignité humaine et leur connaissance facilitée par la globalisation et la médiatisation, rester sur son Aventin, fût-il scientifique, ne paraît plus tenable. On disait autrefois qu'il valait mieux se tromper avec Sartre qu'avoir raison avec Aron, son ex-condisciple et rival en philosophie, chantre de la droite modérée. Aujourd'hui, l'opinion et les élites réunies penseraient qu'il vaut mieux se tromper avec Sartre qu'avoir raison avec Benda.

Va donc pour l'engagement. Il y a tellement de causes à défendre, d'iniquités à pourfendre, que les bonnes volontés sont les bienvenues. Des intellectuels aux vedettes du show-business, chacun y va de sa cause. Ces engagements sont-ils sincères ou destinés à façonner une image positive, gage de sympathie publique, et donc de succès ? Un chanteur exilé fiscal qui fait un concert pour les « Restos du Cœur » est-il vraiment généreux ? Ne serait-il pas plus efficace dans la lutte contre la pauvreté et plus sincère dans son élan de solidarité en payant ses impôts en France ? Un intellectuel défend-il une cause pour la servir ou s'en servir afin d'améliorer sa notoriété, sa popularité, son espace personnel dans





De la malhonnêteté intellectuelle en général

le paysage intellectuel ou encore ses ventes de livres ? Difficile de dresser une barrière étanche entre volonté d'aider et arrière-pensées personnelles. Mais à défaut de pouvoir sonder le cœur et l'esprit, il y a peut-être un critère qui permet d'en mesurer l'authenticité : pour servir la cause qu'il défend, l'intellectuel utilise-t-il des arguments sincères ou, au contraire, n'hésite-t-il pas à mentir ? Bref, respecte-t-il à la fois l'exigence de vérité d'un Benda et la nécessité d'engagement d'un Nizan ou d'un Sartre ? Il me semble que c'est seulement à cette condition qu'il est respectable.

Autre critère, celui du courage : quand Zola publie « J'accuse », il prend des risques personnels et professionnels. Hugo a été contraint à un exil douloureux à cause de ses positions. Aujourd'hui, signer une pétition pour le Dalai-Lama tout en stigmatisant le régime chinois ne met guère en danger. Les lobbys prochinois ne sont pas (pas encore ?) très puissants¹⁰. De nombreux intellectuels prennent ainsi des engagements dont la visibilité est inversement proportionnelle aux désagréments qu'ils peuvent subir. Cela ne signifie pas forcément insincérité mais relativise certains exploits.

10. On remarquera cependant que lorsque la Ville de Paris a désigné le Dalai-Lama citoyen d'honneur, les élus du 13^e arrondissement, où la communauté chinoise est nombreuse, ont voté contre, toutes tendances politiques confondues.

